

ne l'avait vue jadis dans ses rêves de mère orgueilleuse, rayonnait de la grâce de ses quinze ans ! Certes, on n'aurait jamais cru, à la voir si vivace et si fraîche, qu'elle avait pâti et souffert durant son enfance. Sa taille élégante avait pris un développement harmonieux ; sa tête, fière et brune, portait légèrement le poids d'une opulente chevelure. Sa voix timbrée sonnait franche et veloutée. Jamais la marche ne la fatiguait, tant elle avait le pied fin et creux des races nomades.

Vêtue avec un goût étrange sans bizarrerie, elle charmait tous ceux qui la approchaient. Mais Néra était fière comme une Tzigane, et recevait souvent avec dédain les compliments des jeunes garçons du pays. Elle se sentait au-dessus d'eux par son intelligence, par son cœur surtout, ce cœur dont elle cachait le secret avec un soin jaloux.

Cependant, depuis quelques jours, Néra semblait moins gaie, et elle cherchait mille prétextes pour quitter la maison et rejoindre sa mère dans le jardin. La paresse lui venait. Les mains jointes sur ses genoux, elle regardait Mathia écorcer, puis tourner l'osier, sans songer à lui prêter son aide. Souffrait-elle ? On aurait pu le craindre, à voir le cercle de bistre tracé sous ses grands yeux de velours. Mathia l'accueillait avec une joie expansive, l'embrassait avec transport, lui adressait des mots charmants, et recommençait pour la cinquième fois l'histoire de ses dix années de deuil. La jeune fille l'écoutait émue, bouleversée par l'expression imagée et brûlante de cette tendresse exclusive. Elle se jetait dans ses bras avec l'abandon de l'enfant qui se sent en sûreté. Depuis le retour de Claudin, Néra se figurait que Catherine lui témoignait et ressentait moins d'affection. Qu'avait-elle été pour la famille ? Un gage, un porte-bonheur, le signe vivant d'un contrat tacite passé entre Catherine et la Providence. Dans sa foi naïve, la veuve du garde-chasse avait cru intéresser Dieu à sa cause par l'adoption de la petite Bohémienne ; mais Claudin rentré au foyer, Néra n'y était plus nécessaire. Toutes les places se trouvant occupées celle de Néra était de trop. La pitié ressentie pour elle s'affaiblissait en raison de la présence de Mathia. Puisque l'enfant des Tziganes venait de retrouver sa véritable mère, elle n'avait plus besoin de Catherine.

Néra pensait ces choses avant d'avoir pris soin de les approfondir. Sans doute Catherine s'occupait moins de Néra : Mathia ne la remplaçait-elle pas ? Sans doute Claudin, ce Claudin tant pleuré, au nom de qui avaient été successivement accueillies une enfant mourante et la mère d'un ennemi, semblait le préféré de tous ; mais ne fallait-il point lui faire oublier les maux soufferts ?... Les autres enfants avaient assez reposé leur front sur le cœur maternel, c'était à l'exilé d'y rester maintenant.

Mère, frères et sœurs semblaient préférer Claudin ; nul ne témoignait de jalousie, hors Néra, qui s'éloigna progressivement de sa famille d'adoption, pour demeurer davantage près de Mathia. Catherine ne parut ni offensée, ni surprise de cette façon d'agir. Ce qu'elle faisait à l'égard de Claudin, Néra l'imitait à l'égard de Mathia, et la veuve le trouvait naturel.

Un seul de ses enfants en demeura froissé : ce fut François. Son amitié pour Néra était trop exclusive pour qu'il lui pardonnât ce qu'il considérait comme de l'ingratitude. Il changea totalement de façon d'être à son égard, et celle-ci, s'apercevant d'une froideur qu'elle crut mêlée de dédain, devint à son tour froide et hautaine. A la tendresse franche qui les unissait succéda une rancune croissante.

Ils échangèrent des regards durs, des sourires contraints, des paroles amères. Catherine, qui avait élevé toute sa jeune famille dans la concorde et la tendresse, ne comprenait rien à la conduite de François et de Néra. Ce fut à celle-ci qu'elle donna tort ; elle lui chercha néanmoins une cause, en songeant que Mathia pouvait être pour quelque chose dans ce changement soudain ; mais elle ne pardonna point assez sa nouvelle attitude à Néra, pour que celle-ci ne devinât ce qui se passait dans l'esprit de la veuve.

La jeunesse est sans pitié à l'égard d'autrui, sans pitié pour elle-même. Plus François souffrit de la froideur de Néra, plus il se montra dur à son égard. Il fit davantage : Rosalie Simon, une des intimes amies de Louise, étant venue plusieurs dimanches de suite chez Catherine, il affecta de ne s'occuper que d'elle, et, après son départ, il en parla avec un tel éloge, que la veuve sourit et se contenta de dire :

— Tu as raison, François, Rosalie est une belle fille, sage, travailleuse, et à qui son père comptera une grosse dot, ce qui ne gâte rien.

— A quand la noce ? demanda Néra avec un éclat de rire.

— Bientôt, peut-être, répartit François ; j'arrive à l'âge où un garçon doit s'établir. Je veux que ma mère berce mes enfants comme elle nous a bercés. Et vous, Néra, ne pensez-vous point au mariage ?

— Les jeunes filles y songent toujours, dit-elle.

— Nous voilà bien certaines d'être demoiselles d'honneur, dirent Louise et Marie.

Mathia regarda sa fille avec surprise. Le ton de Néra, la rougeur de ses joues, l'éclat fébrile de ses yeux l'alarmèrent.

Elle profita d'un moment pendant lequel les enfants changèrent de place, pour entraîner Néra dans le jardin.

— Qu'as-tu ? lui demanda-t-elle.

— Moi ? rien.

— Si ; tu souffres.

— De quoi pourrais-je souffrir ?

— Je l'ignore, et je te supplie de me l'avouer.

— Je n'ai rien, rien ! fit Néra ; tu es bonne et je t'aime comme jamais je n'ai rien aimé, entends-tu ?...

Mathia l'attira sur sa poitrine.

— Oui, tu m'aimes, mais ne me préfères-tu personne ?

Néra regarda sa mère avec une sorte d'angoisse.

— Nul n'aurait pour moi ton dévouement et ta tendresse. Est-ce que tu n'es pas revenue ici pour revoir la place où j'étais tombée toute petite ? Ta vie s'est résumée dans mon souvenir. Je ne suis utile à personne ici ; Claudin est là, Catherine n'a plus besoin de moi. Sa charité pour la petite Bohémienne était un placement de bonheur sur la tête de l'enfant perdu. Ils m'ont soignée au nom d'un autre, pour un autre... Je leur ai donné beaucoup de mon cœur, et je vois que maintenant ils ne s'en souviennent guère. Je crois aux influences des races, nous ne sommes pas de la leur...

— Néra ! ma Néra !

— Laisse-moi parler, cela me soulage. Il y a si longtemps que je garde un poids étouffant sur le cœur... Tu as souffert jadis, parce que mon père était dur et la vie mauvaise, mais peut-être maintenant nous serait-elle possible, facile même. Je sais travailler, tu vendrais tes corbeilles, nous irions de ville en ville, et tu m'apprendrais des chansons...

— Non, non ! fit Mathia, je ne te demanderai pas ce sacrifice.

— Tu l'accepteras du moins ?

— Non encore.

— Tu refuses dans la crainte de me préparer des regrets ?

— Ils seraient inévitables.

— Tu te trompes, mère, tu te trompes ; c'est peut-être en restant ici que je souffrirai...

— Mais de quoi ? de quoi ?

— Qu'importe ! dit Néra avec un emportement douloureux. Peut-être les filles de Tziganes aiment-elles de naissance la grande route, et veulent-elles aller, comme les hirondelles, de pays en pays... J'ai bien songé à tout cela depuis deux semaines, et je me suis dit que si tu y consentais, nous quitterions ce village.

— Si j'y consens ! Mais tu ne sais pas de quelle joie folle tu remplis mon cœur. Sans te l'avouer, je souffrais de partager avec Catherine une tendresse qu'elle a cependant bien méritée. Il me prenait des jalousies folles, des envies de t'emporter dans mes bras, loin, si loin que nul ne nous connaît. Je vivrais pour toi seule ; je me rassasierais de tes caresses qui m'ont manqué si longtemps. Il me semble qu'ici tu éparpilles ton âme. T'avoir à moi, Néra, quelle joie !

— Et pourtant, reprit Néra, ce serait t'imposer de nouveau une vie de privations, de fatigue, de misère...

— J'y suis faite, ma Néra !

— Eh bien, c'est dit, c'est juré dans un baiser, nous partons.

— Je te laisse libre de choisir le jour et l'heure.

— Ce sera bientôt.

Toutes deux s'éteignirent ; puis Néra, laissant sa mère dans le jardin achever ses corbeilles, entra dans la salle basse où se trouvait Rosalie.

Jamais la coquette créature ne parut plus triomphante. Depuis que François paraissait la remarquer, elle apportait un soin inusité à sa toilette. Ce jour-là, vêtue d'une robe d'indienne à fleurettes claires, un ruban frais noué au cou, les cheveux tordus avec grâce, elle discutait avec Catherine relativement au repassage d'une collerette ; mais elle avait évidemment pour but de prolonger la causerie jusqu'à l'arrivée de François, qui rentrerait de l'atelier sans jamais s'attarder en route. Etait-elle méchante ? Avait-elle pendant quelques mois rêvé à François avant que celui-ci parût la remarquer ? Cédant à un besoin d'expansion qui, après tout, était de son âge, parlait-elle avec une gaieté naturelle à ses dix-sept ans, en y ajoutant une pointe de malice ? Nul n'aurait pu le dire. Mais quand elle vit entrer Néra, un éclair rapide passa dans son regard. Elle eut le sentiment de son triomphe et de l'abaissement de sa rivale, et sourit avec une sorte de dédain. Néra, émue de l'entretien qu'elle venait d'avoir avec sa mère, le cœur gonflé de douleurs inavouées, ne songeait certes à chagriner ni à troubler personne ; mais la vue de Rosalie railleuse, de Rosalie épanouie comme une fleur dans sa beauté de blonde, la secoua de sa torpeur attristée. Elle sentait que d'un mot elle pouvait changer la joie de cette orgueilleuse fille en humiliation, et elle lui rendit regard pour regard. Cependant sa résolution de lutter ne dura pas, la fatigue la prit ; elle chercha dans la salle le linge qu'elle devait porter à Cyprienne, siffla le chien qu'elle attela à petite charrette, puis elle partit après avoir dit adieu à Catherine d'un signe de tête.

RAOUL DE NAVERY

A suivre